

CARRÉ D'ART

HORS LES MURS

LA COLLECTION DU MUSÉE
D'ART CONTEMPORAIN
DANS LA VILLE DE NÎMES

Hôtel de ville, Office de tourisme, Maisons de retraite-Ehpad...
www.carreartmusee.com



CARRÉ D'ART HORS-LES-MURS

MAISONS DE RETRAITE/EHPAD

MAIRIE/OFFICE DE TOURISME

Un musée, c'est avant tout une collection. La constitution de la collection de Carré d'Art a débuté dans les années 1980 avant même l'ouverture du musée. C'est aujourd'hui un véritable « trésor » qui constitue le patrimoine de chacun dans un moment où les portes des lieux culturels de France sont toujours closes. Dans l'article 2 de la loi relative aux Musées de France, ces lieux ont pour mission permanentes de rendre leurs collections accessibles au public le plus large, et de concevoir et mettre en œuvre des actions d'éducation et de diffusion visant à assurer l'égal accès de tous à la culture.

C'est pour pouvoir continuer à assurer ces missions que, malgré la fermeture sanitaire imposée, le musée d'art contemporain de Nîmes a décidé de déployer une partie de sa collection dans des lieux « hors-les-murs » du musée.

Ainsi, des œuvres seront installées pendant plusieurs mois dans des lieux ouverts aux publics (hall de la mairie, office de tourisme). Des outils de médiation (fiche documentaire incluant des QR Codes) seront installés près des œuvres pour permettre à tous d'avoir de plus amples informations.

Ce projet « hors-les-murs » a aussi et surtout pour vocation d'amener les œuvres du musée dans des lieux particulièrement touchés par la pandémie qui sévit depuis un an. Ainsi dans plusieurs EHPAD et Maisons de retraites de la Ville de Nîmes seront installées de petites expositions monographiques ou thématiques, avec l'idée d'amener la culture auprès de ces publics « empêchés » depuis plusieurs mois. Les résidents pourront avoir accès à une sélection d'œuvres et des animations organisées par le service culturel du musée ou par les animatrices sur place formées par notre service.

Ce projet a été reçu avec enthousiasme par les directeurs/directrices de ces lieux fermés depuis de nombreux mois.

Les œuvres seront là pour déclencher un plaisir esthétique et également susciter la curiosité de tous.

Les sites d'exposition dans les maisons de retraite/EHPAD de la ville ont été choisis pour garantir également la sécurité des œuvres. Quand les conditions n'étaient pas réunies, il a été décidé de mettre sur place des éditions d'artistes créées spécifiquement par les artistes exposés précédemment et disponibles à la librairie de Carré d'Art.

Commissariat des expositions :

Delphine VERRIERES-GAULTIER, directrice-adjointe de Carré d'Art-Musée d'art contemporain de Nîmes
Tél : 04 66 76 35 77. Email : communication@carreartmuse.com

MAISONS DE RETRAITE/EHPAD

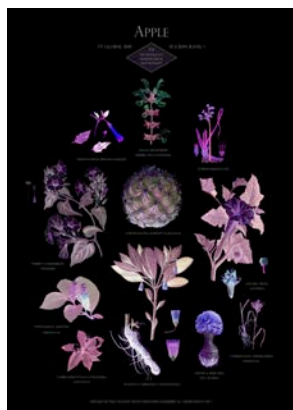
ENCLOS REY

42 rue Enclos Rey. Nîmes

Dir : Amandine CHABRETTE. amandine.chabrette@ville-nimes.fr

Exposition du 16 mars au 28 mai

Trois œuvres de Suzanne Treister seront installées dans la salle d'animation.



Suzanne TREISTER, *HFT / Botanical Prints*, 2016, tirages d'archive sur papier Hahnemulhle Bamboo, 42 x 29,7 cm

Suzanne Treister a été une pionnière dans la pratique de l'art digital et les nouveaux médias depuis le début des années 90. Elle réalise des œuvres concernant les nouvelles technologies en développant des mondes fictionnels et en créant d'obscures organisations internationales collaboratives. Ses projets nécessitent souvent un développement sur plusieurs années et peuvent prendre différentes formes. Les tirages ici exposés sont une compilation faite par Traumberg de la charte de la gématric (procédé qui consiste à relier un nombre à un mot dont on additionne les valeurs numériques de chaque lettre) de 92 plantes psychoactives, listant les noms en botanique aux côtés des noms de grandes compagnies internationales.

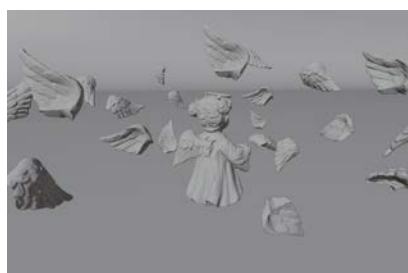
LA MONTAGNETTE

397 rue chemin Serre Paradis. Nîmes

Dir : Catherine KOZIEL. catherine.koziel@ville-nimes.fr

Exposition du 17 mars au 28 mai

Deux éditions d'artistes seront installées dans la salle de restauration/animation.



Coleman COLLINS

Coleman COLLINS, *Rêveuse*, 2020, digigraphie, édition de 25 ex, 50 x 70 cm

Le travail de Coleman Collins aborde des questions liées à l'histoire du monde, à la dette et aux relations sociales. *Rêveuse* fait partie de la vidéo intitulée *The Anxiety of incompleteness* construite sur le principe du « stop motion », qui consiste à installer des objets immobiles à différents endroits et à filmer les mises en scènes l'une après l'autre en utilisant un plan fixe (comme une photo) puis à déplacer les objets entre chaque prise. Les petites figurines d'anges sont projetées de manière très agrandie. Des anges forment un groupe qui tourne. Puis on remarque que l'un d'eux a une aile cassée. Peu à peu il est mis à part, rejeté du groupe. Qu'est-ce qu'un ange sans aile ou avec une aile unique, qui ne peut plus voler ?

Coleman Collins est exposé actuellement à Carré d'Art dans le Project Room *Post Performance Video*.

Tarik KISWANSON, *Sans titre*, 2020, risographie, édition 25/25, 42 x 29,7 cm

Tarik Kiswanson développe une œuvre réunissant sculpture, écriture, film et performance ; il est exposé actuellement à Carré d'Art. Il a une pratique régulière du dessin. L'enfance y reste un sujet central. *Sans titre* fait partie d'une série de dessins intitulés *The Window* réalisés à la poudre de fusain, les enfants semblent pouvoir disparaître à tout moment. Certains dessins présentent un enfant qui tend la main vers une surface vitrée, une fenêtre signifiant le lien entre intérieur et extérieur. D'autres présentent un enfant monde dont le corps est rond.

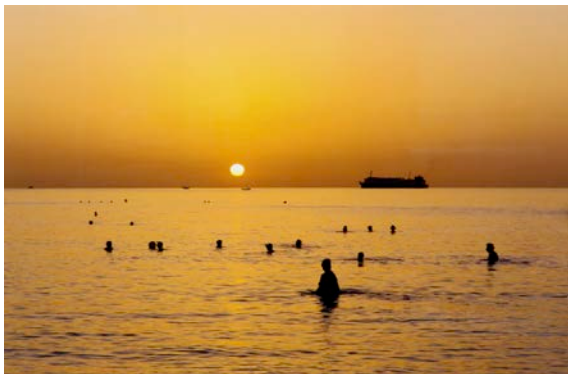
INDIGO / CROIX ROUGE

43 rue Séguier. Nîmes

Dir : Anne MENSUELLE-FERRARI. anne.mensuelle-ferrari@croix-rouge.fr

Exposition du 25 mars au 28 mai

Une petite exposition thématique sur paysages naturels, urbains et industriels sera installée au rez de chaussée (salle de l'accueil de jour, salle d'animation et couloir) et des éditions d'artistes seront disposées dans les étages pour les résidents qui ne bougent jamais.



Christodoulos PANAYIOTOU

Christodoulos PANAYIOTOU, *Sunrise (1 October 2010 - 6.15)*, 2010, photographie couleur, 59 x 78 cm

L'approche de Christodoulos Panayiotou est résolument multidisciplinaire, nomade et synoptique. Dans ses projections, dispositifs d'expositions et ses lectures-performances, il inclut autant l'architecture que la chorégraphie, le texte et l'image, l'histoire antique et ses récits cachés. *Sunrise* est une photographie prise à Limassol le jour du 50ème anniversaire de la constitution de la république de Chypre. Comme dans beaucoup d'autres de ses œuvres cette image révèle son intérêt pour l'analyse de certains clichés qui conditionnent notre perception du réel. Image idyllique de la Méditerranée au coucher du soleil, elle peut faire penser à une photographie publicitaire d'une brochure d'agence de voyage mais sa présence dans un musée puis son titre nous renvoient à un évènement précis.

Jean-Marc BUSTAMANTE, *Tarragona*, 1980, cibachrome, 27 x 34 cm

Jean-Marc BUSTAMANTE, *Gerona*, 1980, cibachrome, 30 x 40,7 cm

Jean-Marc Bustamante débute sa carrière artistique par le biais de la photographie. Dans un premier temps il assiste certains photographes contemporains des plus renommés; notamment William Klein, photographe et cinéaste américain, avec qui il collabore dès 1975. A la fin des années 70, Bustamante s'émancipe de ses pairs et se consacre entièrement à son travail photographique. Ses prises de vue ayant pour principal sujet le paysage, sont réalisées au moyen d'une chambre photographique (20 x 25 cm). Lors d'un séjour en Espagne l'artiste photographie à Tarragona et à Gerona deux paysages dévastés par l'homme : à Tarragona par le chantier d'une future route, à Gerona par un entrepôt de terres et de gravats. A Tarragona la nature capturée par la chambre photographique est réduite à une fine ligne d'horizon. A Gerona subsiste seulement l'ombre projetée de deux arbres. Le tout est mis en valeur par un encadrement en bois de chêne. La photographie de chaque paysage demeure neutre et objective, le cadrage est lié aux contraintes de la chambre photographique. Aucun propos ne semble être énoncé dans le travail de l'artiste, le point de vue y est strictement formel.

Thomas STRUTH, *Wegthausen str. Duisberg-Hodifeld*, 1986-89, photographie noir et blanc, 56 x 68,5 cm

Thomas STRUTH, *Corso Vittorio Emanuele*, 1989, photographie noir et blanc, 49 x 60,5 cm

Thomas Struth est considéré comme une des figures majeures de la photographie en Allemagne. Elève de Gerhard Richter au début des années soixante-dix à la Kunstakademie de Düsseldorf, puis de Bernd et Hilla Becher, il élabore sous cette double influence un style rigoureux qui allie à une vision objective, neutre, voire distanciée du réel, une technique d'une précision impressionnante. Ses recherches, qui se développent par séries successives, se concentrent durant plusieurs années sur l'architecture des villes, en Europe et aux Etats-Unis. Son regard bannit le remarquable, pour s'attacher à l'alignement d'immeubles banals, à la perspective de rues sans qualité, au détail de façades anonymes comme le Corso Vittorio Emanuele à Naples et Wegthausen str. Duisberg-Hodifeld.

Yto BARRADA, *Sans titre*, 2015, tirage off-set recto-verso, édition 15/50, 57 x 42 cm

Yto Barrada a exposé à Carré d'Art en 2015-2016. Ses premiers projets datant de la fin des années 90 étaient liés à la ville de Tanger au Maroc. Elle y révélait les processus de la globalisation et les espoirs d'individus dans une émigration possible vers l'Europe. L'exposition à Nîmes présentait son exploration de l'identité marocaine et la question des origines mais aussi les dispositifs de collecte de monstration de musées d'histoire naturelle, d'ethnographie ou d'archéologie. Elle y pense le statut des archives et de l'industrie qui se développe autour des fouilles archéologiques. L'ensemble de ces objets et images nous raconte des histoires individuelles mais aussi la façon dont nous pouvons raconter la grande histoire par la collecte d'objets, la fabrication d'artefacts et leur présentation dans des dispositifs muséaux qui évoluent avec le temps.

Coleman COLLINS, *Rêveuse*, 2020, digigraphie, édition de 25 ex, 50 x 70 cm

Ettore FAVINI, *Mer de plusieurs noms*, 2020, impression chalcographique avec double matrice collographique et typographique sur papier hahnemühle, édition 15/25, 54 x 40 cm

Utilisant différents médiums, le travail d'Ettore Favini s'articule autour de la relation entre l'œuvre et la réalité environnante, explorant la possibilité de supprimer les barrières entre l'individuel et le collectif, le privé et le public. *Au revoir*, titre de l'exposition présentée à Carré d'Art en 2020, possède une temporalité ouverte qui navigue à travers les mémoires textiles inscrites dans la zone méditerranéenne. Depuis la Sardaigne, le projet s'est poursuivi vers Gênes, Le Caire, Chieri et, au-delà des Alpes, jusqu'à Nîmes, quatre villes qui ont des tissus en commun, dont les origines ont traversé le monde depuis plusieurs siècles: le « jean » et le « denim », dont les vies sont indissociables. L'exposition à Carré d'Art a été présentée comme la conclusion d'une longue trajectoire, spatiale et temporelle, parcourue par Ettore Favini sur les itinéraires tracés par ces tissus, un parcours participatif qui a vu la collaboration des représentants et des artisans textiles des communautés égyptiennes et nord-africaines de Milan et de la Fondazione per il Tessile di Chieri. Les œuvres exposées ont permis de préserver des histoires de vie, de famille, de travail et de compétences. Elles explorent les flux et les frontières méditerranéennes, de l'antiquité à nos jours, retracées avec aiguille et fil. *Mer de plusieurs noms* est une superposition de seize cartes de la Méditerranée depuis la Grèce antique (Anaximandre) jusqu'à nos jours (Google Maps).

KORIAN

17 chemin du Puits de Louiset. Nîmes

Dir : Estelle CALMELS. estelle.calmels@korian.fr

Exposition du 24 mars au 28 mai

Une petite exposition thématique avec des artistes contemporains ayant travaillé autour de thèmes archéologiques sera installée à l'accueil et dans les couloirs du rez-de-chaussée et une édition d'artiste sera dans la salle de restaurant/accueil des familles.



Joel STERNFLED

Joel STERNFLED, *Ruins of Villa Sette Basi with the ruins of a small temple, Roma Vecchia, Rome*, 1990, photographie numérique, iptyque, 68,6 x 86,4 cm chaque

Très connu dans les années 70/80 pour son inscription dans la tradition des grandes traversées photographiques des USA initiée par Walker Evans, Joël Sternfeld fut, comme Stephen Shore et William Eggleston, de ceux qui donnèrent à la photographie couleur ses lettres de noblesse. Les projets de Sternfeld ont de façon répétée exploré la perception d'une identité collective et documentant la vie des gens simples. Ce diptyque fait partie d'une série réalisée au début des années 90 où la photographie souligne la juxtaposition dans un même paysage de la campagne romaine des témoins du passé et des bâtiments usuels contemporains. Ces photographies ont été faites pendant son séjour à la villa Médicis en 1990/1991 suite à l'obtention du prix de Rome. Il s'agit des ruines de la villa de l'Empereur Septime Sévère.

Christian MILOVANOFF, *Hubert Robert (1733-1808), La Maison Carrée à Nîmes*, 1985, épreuve aux sels d'argent, chlorobromure, 74 x 75,5 cm

Christian MILOVANOFF, *Statue féminine antique de Nîmes*, 1987, épreuve aux sels d'argent, chlorobromure, 40 x 41 cm

Depuis 1980, Christian Milovanoff photographie des tableaux anciens, des collections d'objets dans des musées, comme au Louvre, dans les musées de Marseille ou de Nîmes, et des ruines antiques. Ses photographies sont dégagées de tout picturalisme (interventions graphiques ou mise en scène) et se présentent comme des images-tableaux, à la fois éloquentes et contenues. Par un jeu de recadrage, de « déconstruction » par rapport à la composition directrice du tableau photographié, Christian Milovanoff offre une vision nouvelle, transfigurée, d'un fragment du passé (œuvre illustre ou vestige antique). Le détail choisi est associé à quelque bric du contexte alentour (cadre en bois doré ou pan de mur) ce qui crée un nouvel axe d'exploration de l'image. Ainsi *La statue féminine antique de Nîmes* n'est plus ici le sujet principal d'attention mais l'un des éléments constitutifs d'une vue où prime le contraste entre surface plane, partiellement décrépie, et l'élégant drapé d'une statue antique accidentée par les siècles, devenu sujet principal, l'arrière-plan s'arroge les deux tiers de la composition, dans une symbolique destitution des canons traditionnels. *Anne-Louis Girodet Trioson* offre un exemple frappant de reconstruction linéaire par le jeu accentué des horizontales : profil de la noyée, lignes des flots, bordures intérieures et extérieures du cadre.

Augustina von NAGEL, *Versteinerrung*, 1998, photographie, 60 x 90 cm

Augustina von NAGEL, *Pompéi*, 1998, photographie, 60 x 90 cm

Augustina Von Nagel occupe une place à part dans la photographie contemporaine en Allemagne. A l'origine de sa démarche artistique, on trouve un ensemble très important de dessins, fruit de plusieurs années de création. Ces œuvres témoignent d'une maîtrise impressionnante du trait et d'une imagination foisonnante, polymorphe, baroque. A la suite de cette expérience graphique intense, l'artiste cessa de dessiner et, après quelques années d'interruption dans sa carrière, se tourna vers la photographie. Mettant en œuvre des techniques complexes et raffinées où la lumière joue un rôle central, elle nous invite à une plongée dans un univers à la fois familier et inquiétant. Familier parce que l'on reconnaît des objets usuels, on identifie des formes déjà vues, inquiétant parce que ces mêmes objets apparaissent dans un contexte inhabituel, ces mêmes formes se parent d'une autre signification. Et c'est bien ce dévoilement du visible que l'artiste traque en fixant sur la pellicule cette alchimie du réel qui mêle rêve et réalité.

Coleman COLLINS, *Rêveuse*, 2020, digigraphie, édition de 25 ex, 50 x 70 cm

OPALINES/LES OLIVIERS

57 rue de Thalès. Nîmes

Dir : Antony BILLARD. direction-oliviers@lesopalines.fr

Exposition du 6 avril au 28 mai

Une exposition monographique des photographies d'intérieur de Thomas Ruff sera installée à l'accueil au rez de chaussée et une petite exposition thématique autour de la danse et du geste (œuvre originale et éditions d'artistes) sera disposée au dernier étage pour les résidents EHPAD qui ne se déplacent pas.



Thomas RUFF

Thomas RUFF, *Intérieur à la pendule*, 1985, photographie cibachrome, 24 x 18 cm

Thomas RUFF, *Intérieur à la pipe*, 1985, photographie cibachrome, 18 x 24 cm

Thomas RUFF, *Intérieur au poêle*, 1985, photographie cibachrome, 24 x 18 cm

Thomas RUFF, *Intérieur à la plante verte*, 1985, photographie cibachrome, 18 x 24 cm

Elève de Bernd Becher aux Beaux-Arts à Düsseldorf, Thomas Ruff adopte pour sa photographie des critères proches de ceux de son professeur (image « objective », imposant son évidence aux prix d'une certaine froideur). Il procède également par séries : *Intérieurs* (1979-1983) en couleur, *Portraits* (1981) de petits et grands formats sous un éclairage artificiel, *Maisons* (1987). Le musée possède quatre intérieurs modestes ici présentés où l'artiste manifeste déjà sa conscience de ne pouvoir montrer « que ce qui est en surface. Ce qui se trouve au-delà est plus ou moins affaire de hasard. Je ne peux le contrôler et ne veux faire aucune spéculation là-dessus » ainsi que sa volonté constante de « donner de la valeur à des sujets ordinaires ». Les photographies de Thomas Ruff sont toujours d'une grande qualité technique et esthétique. Il rend beau un motif sans qualité.

Suzanne LAFONT, *Kyong-Ha Shin as D. Paler-Stone & Hye Jin Park as Ray Jhonson in Situation Comedy, From General Idea's Pamphlet Manipulating the Self*, 2015, tirage numérique pigmentaire sur papier pur coton extra blanc, édition 13/20, 50 x 60 cm

Situation Comedy est une œuvre construite à partir d'une réinterprétation de l'œuvre participative de General Idea *Manipulating the self—A Borderline Case*, qui se présente sous la forme d'un fascicule en noir et blanc publié en 1971 par le trio d'artistes canadiens. General Idea invitait les personnes intéressées à se photographier d'après ces instructions : « La main est un miroir pour l'esprit—passez le bras au-dessus de la tête, le coude par derrière, et attrapez votre menton par la main ». L'annonce précisait qu'en accomplissant ce geste, l'interprète deviendrait à la fois « objet et sujet, vu et voyeur ». Le projet comporte 99 images qui reprennent les 99 images légendées de la publication de General Idea présentées par groupe de 9. Au contraire du projet initial la proposition de Suzanne Lafont n'est pas participative, l'artiste ayant dirigé des acteurs. Certaines images sont de simples plans de couleurs, espaces disponibles pour agir. Les couleurs correspondent aux filtres colorés utilisés dans le cinéma et les plateaux de télévision. Chaque personnage est nommé tout en faisant référence à son alter ego présent dans le livret de General Idea.

Babette MANGOLTE, *Trisha Browns's solo "Water Motor"*, 2017, tirage photographique, édition 13/25, 40 x 50 cm

Suggérant une histoire subversive de l'art minimal, l'exposition *A Different Way to move* (à Carré d'Art en 2017) a éclairé sous un nouveau jour les foyers communs et regards croisés où s'entremêlent les arts visuels, la danse et la musique dans les années 1960 et 1970 à New York. On reconnaît aujourd'hui dans le champ artistique les trajectoires radicalement innovantes tracées par les figures pionnières de la Postmodern Dance américaine (notamment Trisha Brown, Lucinda Childs, Simone Forti et Yvonne Rainer) dans le voisinage des recherches de l'art minimal de Robert Morris, Carl Andre et Donald Judd entre autres. Sensible aux idées de John Cage sur l'indétermination (en particulier le principe de « non-intention »), Trisha Brown utilise la pesanteur et les gestes quotidiens pour ses chorégraphies de 1970, apparemment créées selon des protocoles objectifs, impersonnels et abstraits, en concordance avec les stratégies anti-subjectives et anti-compositionnelles de l'art minimal. Ce film de Babette Magolte dont est extrait la photographie nous montre pendant deux secondes Trisha immobile, puis elle commence à danser son solo *Water Motor*, en se déplaçant à la vitesse de l'eau. Les mouvements sont si rapides et complexes que vous avez l'impression d'en manquer la moitié. Quand la danse se termine, Trisha redevient immobile comme au début du film et l'image apparaît fondue au noir.

Duane MICHALS, *La Danse de Carmen*, 1989, 9 photographies noir et blanc, 12,5 x 20,5 cm chaque

Duane Michals découvre le plaisir de photographier en 1958, pendant un voyage en Russie. « J'avais enfin trouvé le médium pour exprimer ce que j'avais dans la tête ». Duane Michals s'impose vite en tant qu'innovateur, à une époque dominée par la photographie documentaire. Dans les années 1960, il commence à créer des séries d'images narratives. Cette forme séquentielle est inspirée par la technique « image par image » du cinéma et exprime des idées à travers une succession de plans, qui fixent tantôt une progression temporelle, tantôt des perceptions changeantes d'objets du quotidien. Très tôt, Michals intègre du texte dans ses séquences et ses images individuelles. Ces légendes racontent une histoire ou posent des questions de façon à étendre la portée de l'image. Durant toute sa carrière, Michals emploie ces méthodes pour évoquer, avec perspicacité et passion, des sujets universels tels que l'amour, la perte, l'innocence ou l'immortalité.

OPALINES/LES SOLEIADES

25 rue de Thalès. Nîmes

Dir : Claudine GIRARDOT. direction-soleiades@lesopalines.fr

Exposition du 29 mars au 28 mai

Une petite exposition thématique avec des artistes contemporains ayant travaillé autour de thèmes naturels sera installée à l'accueil et dans les salles d'animation.



Jean-Marc BUSTAMANTE

Jean-Marc BUSTAMANTE, *Tableau n° 42*, 1982, cibrachrome, 108 x 135 cm

Jean-Marc BUSTAMANTE, *Tableau n° 103*, 1990, cibrachrome, 135 x 108 cm

Ici, la nature capturée par la chambre photographique de Jean-Marc Bustamante, semble envahir tout le champ visuel. La technique du « all over » produit un effet d'étouffement qui est bien évidemment renforcé par la densité et la masse des cyprès. Le tout est mis en valeur par un encadrement en bois de chêne. Ici, c'est la nature ou plutôt certains de ses composants qui sont au cœur de la représentation. Cependant, la photographie demeure neutre et objective, le cadrage est lié aux contraintes de la chambre photographique. Aucun propos ne semble être énoncé dans le travail de l'artiste, le point de vue y est strictement formel. Jean-Marc Bustamante appréhende la photographie non plus pour ce qu'elle montre mais pour ce qu'elle peut-être : un objet. « Je voulais faire de la photographie pour elle-même, en tant qu'image puis, quand mon travail a commencé vraiment, en tant qu'objet ».

Rebecca HORN, *Entre les racines de l'arbre*, 1998, diptyque encre de Chine et collage sur papier, 29 x 21 cm chaque

Rebecca Horn travaille l'installation, la performance, la vidéo, la poésie, le dessin et la photographie. Suite à une infection pulmonaire, elle doit passer un an dans un sanatorium en 1964. Cette expérience de l'isolement et de la souffrance va être déterminante dans l'orientation de son œuvre. Elle va se mettre à travailler sur des prothèses et des extensions du corps humain. A partir des années 60, elle se met en scène dans des performances où la nature est souvent présente. Elle élabore des scénarios où interviennent des oiseaux, des serpents, de l'eau, de l'encre... Ce diptyque *Entre les racines de l'arbre* évoque le mouvement. Celui d'un corps, d'un végétal ? Rebecca Horn crée un lien poétique entre l'arbre et le corps humain. L'encre, souvent très présente dans son œuvre, nous renvoie à l'écriture. Elle fabrique des machines et des installations qui en projettent sur les murs. De ce processus mécanique découle un motif abstrait qui évoque souvent, comme ici, le mouvement des racines, des branches, du corps, de la vie. *Entre les racines de l'arbre* a été réalisé avec un geste rapide et mécanique de la main. Sur les traces d'encre ont été rajoutées des feuilles.

Suzanne TREISTER, *HFT / Botanical Prints*, 2016, tirage d'archive sur papier Hahnemuhle Bamboo, 42 x 29,7 cm

SERRE CAVALIER

Rue Pitot Prolongée. Nîmes

Dir : Isabelle ARNAL-CAPDEVIELLE. isabelle.arnal.capdevielle@chu-nimes.fr

Une petite exposition thématique sur les portraits intimes sera installée dans le bâtiment principal des Amandiers (salle œcuménique, salle de réception des familles et hall principal) et des éditions d'artistes seront disposées dans les bâtiments annexes pour les résidents qui ne bougent jamais.



Dennis HOPPER

Dennis HOPPER, *Martial Raysse*, 1963, photographie noir et blanc, 60 x 41 cm

Dennis Hopper a été une des figures marquantes des années 60, connu en tant que cinéaste ainsi que pour ses portraits de personnalités. Celui de Martial Raysse présente l'extrême intérêt de montrer l'artiste devant une de ses œuvres historiques *Hommage à Los Angeles* qui se trouve dans la collection de Carré d'Art. Martial Raysse a fait partie, dès 1960, du mouvement des Nouveaux Réalistes en France. Lors d'un séjour en 1963 aux USA il a découvert le Pop Art américain et l'usage d'un nouveau matériau : le néon. *Hommage à Los Angeles*, totem agrémenté sur les côtés de flèches clignotantes, surmonte d'une cible le contour régulier d'une bouche rouge baiser. Le néon, Martial Raysse déclare « qu'il exprime fidèlement la vie moderne, il existe dans le monde entier. Avec le néon, vous pouvez projeter l'idée de couleur en mouvement, c'est-à-dire un mouvement de la sensibilité, sans agitation ».

Patrick FAIGENBAUM, *Famille Aldobrandini, Rome*, 1986, photographie noir et blanc, 44 x 44 cm

Patrick FAIGENBAUM, *Famille Boncompagni Ludovisi, Rome*, 1986, photo noir et blanc, 50 x 48 cm

Patrick FAIGENBAUM, *Famille Massimo, Rome*, 1986, photographie noir et blanc, 49 x 48 cm

Patrick FAIGENBAUM, *Famille Moncada di Paterno, Rome*, 1986, photographie noir et blanc, 49 x 48 cm

Après une formation de peintre, Patrick Faigenbaum opte pour la photographie. Il se réfère à l'œuvre d'Avedon, d'Eugène Smith et surtout à Bill Brandt quand il réalise, en 1977, l'image de sa mère endormie. En 1984, il entreprend une série de photographies sur l'aristocratie italienne, qui le mène de Florence à Rome, puis à Naples et à Palerme. En résidence à la villa Médicis, il constitue l'ensemble de *Bustes d'empereurs romains des Vies parallèles* (1986-1987). Entre-temps, écrit, Jean-François Chevrier, « la méthode s'est accusée, accentuée (...). La mythologie familiale s'est élargie de l'autobiographie à l'histoire ». Dans sa série de photographies intitulée *Famille*, l'attention du photographe se porte d'abord sur l'architecture des palais romains où vivent encore les derniers représentants de lignées anciennes. « Le lieu, dit-il, est pour moi le point de départ de tout. Si l'espace ne parle pas, les corps n'y trouvent ni leur forme, ni leur espace ». Réglant au sein du décor l'éclairage propice, il met en scène les personnages dont il recherche la présence, essentielle. « L'ombre a de l'importance dans ces familles où beaucoup de choses sont cachées. Cette dissimulation, je la trouve chez les gens que je rencontre. Au moment

précis où je déclenche, ils laissent tomber, en quelque sorte, un masque ». Le travail accompli sur les tirages les rend plus obscurs, gris veloutés, noirs profonds, ponctués de blancs lumineux.

Suzanne LAFONT, *Sans titre*, 1988, photographie noir et blanc, 105 x 90 cm

Suzanne Lafont s'est intéressée aux arts plastiques et à la photographie à la suite d'études littéraires et philosophiques. En particulier un travail universitaire sur les conventions chez Flaubert l'amène à une réflexion sur les citations dans le Pop Art et le caractère de poncif qu'acquière certaines images, fondant une culture populaire. C'est pourquoi l'appareil photographique chez elle ne sert pas à enregistrer des faits, dans un idéal scientifique d'objectivité, mais révèle les images issues d'un processus de fabrication et d'élaboration culturelle. Son travail procède par séries pour donner à voir ce processus. Suzanne Lafont pratique la photographie comme elle le dit non pas pour « cataloguer le monde », mais pour « trouver une nouvelle relation entre le monde et (cet) instrument ». Ses photographies tiennent du document qui contrarie ou sublime la réalité, de la narration qui se rapproche du cinéma, ou de la tradition picturale qui donne à voir des tableaux. Ici deux jeunes posent de face devant l'objectif. Ces deux personnages monumentaux semblent nous dévisager à notre tour. De forts contrastes en noir et blanc durcissent leurs traits. Ils semblent impassibles, hors du temps. Les motifs imprimés sur leurs vêtements (rayures noires sur fond blanc et poids blancs sur fond noir) deviennent une composition abstraite et accentuent leur caractère physique.

Suzanne LAFONT, *Sans titre*, 1988, photographie noir et blanc, 106 x 90 cm

Cette jeune fille au collier qui est photographiée dans une attitude ordinaire semble prise dans ses pensées. « Dans les portraits le point de départ n'a pas été la représentation du visage, mais la volonté de montrer les choses selon leur stricte identité, hors de leur relation au monde. Le visage m'est apparu comme un lieu contradictoire ou ambigu entre l'attitude et l'être ».

Thomas STRUTH, *Giles Robertson, Edimburgh*, 1987, photographie couleur, 69 x 87 cm

Au milieu des années quatre-vingt, Struth élargit son champ d'investigation et commence plusieurs séries de portraits, de personnes seules ou en groupe, notamment des portraits de famille. Bien que sans complaisance et toujours avec une approche objective, l'émotion du vivant y est résolument présente comme dans ce portrait de Giles Robertson au milieu de ses tableaux, ses bibelots, tenant un livre ouvert. C'est une photographie d'une grande qualité avec un jeu d'ombres et de lumières qui met en valeur le personnage et son décor.

Yto BARRADA, *Sans titre*, 2015, tirage off-set recto-verso, édition 12/50, 57 x 42 cm

Coleman COLLINS, *Rêveuse*, 2020, digigraphie, édition de 25 ex, 50 x 70 cm

Ettore FAVINI, *Mer de plusieurs noms*, 2020, impression chalcographique avec double matrice collographique et typographique sur papier hahnemühle, édition 13/25, 54 x 40 cm

LIEUX OUVERTS AU PUBLIC

HALL-HOTEL DE VILLE

Exposition du 30 mars au 15 décembre



CESAR, *Compression de voitures*, 1989, carrosserie de voitures compressées, 193 x 82 x 62 cm

C'est à l'Ecole nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris, de 1943 à 1948, que César a appris les techniques traditionnelles de la sculpture : le plâtre et le fer. En 1952, il fait ses premières sculptures en ferraille en utilisant des matériaux peu coûteux qui prennent la forme d'animaux imaginaires ou de personnages. En 1961 il rejoint le groupe des Nouveaux Réalistes avec Mimmo Rotella, Niki de Saint-Phalle, dont Yves Klein, Raymond Hains, J. Mahé de la Villeglé, Tinguely, Spoerri, Raysse font déjà partie. C'est Pierre Restany, critique d'art, qui a réuni ces artistes sous ce nom car ils ne s'intéressent pas à l'art abstrait alors en vogue mais aux objets de la réalité de tous les jours qu'ils détournent. Pierre Restany publie le premier manifeste du mouvement le 16 avril 1960. Dans le cadre du recyclage poétique du réel opéré par les Nouveaux Réalistes, César renouvelle la sculpture par ses compressions de plaques métalliques et de morceaux de carcasses de voitures récupérés dans des casses. La *Compression de voitures* du musée a été réalisée en 1989, en public, dans l'entreprise Durand à Nîmes. Le sculpteur a choisi certaines carrosseries pour leur texture et leurs couleurs, et déterminé la place des pièces métalliques dans la presse hydraulique, avant de les soumettre à l'écrasement. Il en résulte une sculpture géométrique monumentale, aux volumes pleins, dressée à même le sol comme une stèle, mais dont une multitude de détails arrête le regard. En tournant autour, le spectateur découvre une surface animée d'éclats de lumière, d'imbrications colorées et de pliures nettes ombrées.

OFFICE DE TOURISME

6 boulevard des Arènes. Nîmes

Dir : Xavier Labaune. Xavier.LABAUNE@nimes-tourisme.com

<https://www.nimes-tourisme.com/fr/>

Exposition du 30 mars au 28 mai

Une petite exposition thématique avec des artistes contemporains ayant travaillé autour de sujets chers à la ville de Nîmes (crocodile, taureaux...) sera installée dans la ruelle des expositions. Une vidéo de la collection du musée sera sur un écran afin de présenter la diversité de la collection.



Ugo RONDINONE

Ugo RONDINONE, *Thanx 4 Nothing*, 2015, vidéo, 19'48"

Dans cette installation vidéo d'Ugo Rondinone l'efficacité de l'image et du geste sont utilisés pour transmettre au plus grand nombre un message poétique. « Au début des années 1960, nous dit J. Giorno, j'ai eu la chance de rencontrer de nombreux artistes comme Andy Warhol, Jasper Johns, Robert Rauschenberg, John Cage, Trisha Brown, Carolee Schneemann, qui ont eu une influence majeure sur mon travail. Je me suis rendu compte que la poésie avait soixante-quinze ans de retard derrière la peinture, la sculpture, la danse et la musique. Si ces artistes y arrivaient, pourquoi pas moi avec la poésie ? ». La déclamation filmée par Ugo Rondinone, est un concentré de philosophie bouddhiste passée au crible de la contre-culture américaine. Il y a le corps ancré dans le sol avec les deux pieds nus, dans un smoking qui tour à tour passe du noir au blanc et du blanc au noir, le poète se balance comme une tige sous l'impulsion des mots qui le traversent. La récitation est servie par une mise en scène qui en souligne le phrasé incantatoire. Le texte, écrit à l'occasion du 70^e anniversaire du poète, révèle les contradictions mais aussi le pouvoir régénérateur de la réception du bouddhisme par une génération qui entendit par ailleurs renverser tous les tabous de sa propre culture. Dans la lignée de Kerouac et de Ginsberg, Giorno navigue entre les plaisirs de la chair et les abstractions métaphysiques. Évoquant avec tendresse, humour et compassion ses anciens amants, ses périodes de dépression, la mort des amis, les échecs, le manque de reconnaissance, emportant tous les aspects de sa vie en un même flux incantatoire dans lequel se manifeste la vacuité ultime de l'ego. Dans cette vidéo, Ugo Rondinone nous donne à voir un des plus grands poètes contemporains, récemment décédé, initiateur de la poésie sonore aux Etats-Unis. Il rend compte de la dimension performative du travail de John Giorno et des relations du langage et du corps.

Miguel BARCELO, *Sans titre*, 1992, crayon, aquarelle et gouache sur papier, 32 x 45,5 cm

Miguel BARCELO, *Sans titre*, 1992, crayon sur papier, 32 x 45,5 cm

Miguel Barcelo est un peintre, dessinateur, graveur, sculpteur et céramiste espagnol, associé au mouvement néo-expressionniste. Nomade, il l'est à plusieurs titres : par ses références culturelles, qui vont de Rembrandt à Pollock en passant par Goya, par son cheminement géographique qui le conduit de Majorque vers le continent africain, sans négliger Paris, par ses envies multiples et diverses d'utiliser la matière picturale, une sorte de peinture pétrie avec d'énigmatiques adjuvants ou au contraire liquéfiée, au contact des étendues planes. De ses voyages, Miguel Barcelo ramène quantité de dessins, de gouaches et de petites toiles qui rassemblent ses impressions et ses réactions du moment, tout comme lorsqu'il s'accorde un répit sédentaire, une contremarche à son long parcours.

Robert COMBAS, *Le Torero en habit vert et or...*, 1992, acrylique sur papier, 49,3 x 64,3 cm

La peinture de Robert Combas s'inspire de l'Art Brut, de Jean Dubuffet, du Facteur Cheval et de l'Art Naïf du Douanier Rousseau. En 1981, aux côtés de Hervé Di Rosa, Blanchard et Boisrond, sa peinture s'inscrit dans le mouvement de la Figuration Libre. Les formes humaines ou animales qu'il crée sont inspirées de la bande dessinée, de feuilletons télévisés, d'illustrations de livres d'histoire, de citations de la grande peinture et du style des enseignes africaines. Le ton est insolent et la violence qui les imprègne tournée en dérision par la drôlerie des détails. Son style se caractérise par la véhémence des couleurs et par un trait qui évolue vers le remplissage décoratif. Robert Combas introduit aussi des textes dans les images, sous forme de titre, de dialogue, de jeux de mots. Cette œuvre de Robert Combas est accompagnée d'un texte qu'il a écrit à part : « Le torero en habit vert et or s'apprête à tuer le taureau qu'il a manqué. La pauvre bête est déjà bœuf et le sang coule partout, les petites bestioles porte-malheur

sortent du sol pour faire les fantômes à rugisro le Matador. Elles vont lui (porter la masque) et elles viendront ainsi que les fantômes du taureau lui gratter les pieds ».

Philippe FAVIER, *Sans titre, dessin préparatoire pour IN EMINENTI*, 1990, encre, stylo bille et acrylique sur carton, 15 x 10,7 cm

Apparu sur la scène artistique au début des années quatre-vingt, Philippe Favier s'est immédiatement distingué des courants picturaux dominants (graffitistes, Figuration Libre, Trans-Avant-Garde) par sa verve de conteur, sa délicatesse et son humour. Privilégiant une échelle miniature, pied de nez à une certaine grandiloquence caractérisant l'art de l'époque, il développe, à l'instar d'un écrivain sur sa feuille de papier, un univers qui emprunte tant aux scènes ordinaires du quotidien qu'au très vaste répertoire de l'histoire de l'art, des danses macabres médiévales aux féeries exotiques des peintres Orientalistes du XIXème siècle. *Sans titre*, est un dessin préparatoire pour une œuvre murale commandée par la ville de Nîmes en 1990 intitulée « IN EMINENTI » signifiant en latin, à la fois le relief et la distinction. « IN EMINENTI » est aussi le nom donné à la bulle du pape Urbain VIII qui fut l'un des seuls défenseurs de Galilée qui a affirmé que la Terre est ronde. Ce dessin à l'encre, au stylo bille et à l'acrylique sur carton, représente la terre entourée de silhouettes bleues de maisons.

Pino PASCALI, *Cocodrillo*, 1962-1963, gouache et encre sur papier, 16,5 x 32,5 cm

Arrivé à Rome en 1956, Pino Pascali étudie la scénographie et travaille d'abord pour le cinéma et la télévision. La chronologie de ses travaux commence en 1964, sa première exposition personnelle inaugure l'année suivante une série fournie, où figure en 1967 la première manifestation organisée, par le critique d'art Germano Celant, sous le titre Arte Povera, alors qu'en 1968, année de sa mort prématurée, la Biennale de Venise lui réserve une salle entière. Quelques dessins précèdent, certains liés à des projets de films d'animation, mettant en scène, vers 1963, des personnages (guerriers) ou des animaux, des navires. *Cocodrillo* est dessiné sur un carton quadrillé qui donne l'illusion d'une peau épaisse et en relief de l'animal. Il semble trotter un peu au-dessus du sol devant un aplat gris. Il montre ses dents blanches et pointues, est-ce qu'il sourit ? Est-ce qu'il gronde pour menacer ? Le crocodile au pied d'un palmier est présent sur le blason de la ville de Nîmes.